

ORTHODOXIE

N° 203 | 📄 | AOÛT 2023

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
0981776593 OU
0616804541

Nouvelles

Nous avons célébré la divine liturgie à Saxon (Suisse) le dimanche avant la Dormition.

Plaise à Dieu, le dimanche prochain (14 e de Matthieu), il y aura une liturgie à Mirabeau.

Venez nombreux !

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

SOMMAIRE

- ◆ «NE VOUS CONFORMEZ PAS À CE SIÈCLE»
- ◆ DE LA VIE DE L'APÔTRE THOMAS
- ◆ L'ICÔNE, VISION DU MONDE SPIRITUEL
- ◆ HOMÉLIE POUR LA SEPTIÈME DIMANCHE DE MATTHIEU
- ◆ LA DAMNATION ÉTERNELLE
- ◆ L'ARCHANGE MICHEL DE MANTAMADOS
- ◆ LA SAINTE FACE DE GENÈS



Tout le monde est affecté par les fluctuations spirituelles et la seule chose que vous pouvez faire est de les porter calmement et de vous mettre entre les mains de Dieu. Ne pensez à rien d'autre que cela : soyez avec le Seigneur en tout temps. Quoi qu'il vous arrive, fuyez vers Lui, dévoilez-Lui votre âme, confiez-lui vos fardeaux et dites-Lui votre douleur. Et priez pour qu'Il vous libère des tentations et des peines, si telle est sa volonté.

Saint Théophane le Reclus

«NE VOUS CONFORMEZ PAS À CE SIÈCLE»

120 ème sermon de saint Pierre Chrysologue

Le Christ aujourd'hui, déclare que les apôtres sont comme du sel : *Vous êtes le sel de la terre*. Que personne ne s'irrite si nous frotons, de manière à les broyer, les paroles du bienheureux Paul, qui sont comme des grains du divin sel. Nous pourrions ainsi découvrir le sens de ce qui se cache à l'intérieur. Les grains de sel encore entiers pétillent lorsqu'en descendant dans les veines, ils sont fragmentés en infimes parties. Il en est ainsi des épîtres de saint Paul. Elles présentent un sens simple au lecteur occasionnel. Mais elles fournissent une science profonde à ceux qui reviennent avec empressement à ce qu'ils avaient déjà lu attentivement.

L'Apôtre dit aujourd'hui : *Ne vous conformez pas à ce siècle*. Est-ce que tu penses qu'en parlant ainsi, l'Apôtre nous exhorte à ne pas nous conformer aux figures des éléments ? Nous invite-t-il à ne pas imiter les rois des Perses qui, se prenant pour des dieux, se représentaient les deux pieds posés sur le globe, pour qu'on pense qu'ils le foulent aux pieds ? Tantôt, le tête munie de rayons lumineux, de peur qu'on les prenne pour des êtres humains, ils empruntaient la figure du soleil. Tantôt, ils s'implantaient des cornes sur la tête, comme s'ils se désolaient d'être des mâles, et se transsexualisaient en lune. Tantôt ils revêtaient les formes variées des astres pour perdre la figure de l'homme, sans acquérir aucune lumière céleste. Ces choses proviennent de la vanité mondaine, et les sages les fuient autant qu'ils s'en moquent.

Quand l'Apôtre dit : *Ne vous conformez pas à ce siècle*, il sanctionne la vie du monde, dénonce les mauvaises mœurs, condamne les coutumes dépravées. Il fustige les désirs pervers, réprouve la luxure, repousse, met en fuite, répudie toute la pompe des vanités mondaines. Mais ce qu'il dénonce d'une façon toute particulière, il l'indique dans le détail au début de son épître. Il y représente la figure du monde dans les vices suivants : Remplis de toute iniquité, malice, fornication, avarice, méchanceté, pleins d'envie, d'homicides, de contention, de ruse, de malignité, critiques, détracteurs, hostiles à Dieu, contumaces, entêtés, orgueilleux, inventeurs des maux, désobéissants à leurs parents, sans maîtrise d'eux-mêmes, sans amour, sans miséricorde, et qui après avoir connu la justice de Dieu ne l'ont pas comprise. Ceux qui agissent ainsi sont dignes de mort. Non seulement ceux qui font ces choses, mais ceux qui approuvent ceux qui les font. Frères, vous avez entendu ce qu'est la forme du siècle, vous avez appris à quoi elle ressemblait, vous avez vu sa figure. Si on peut détecter une forme, et non plutôt un monstre informe là où la face des êtres est effacée par la confusion des crimes; là où, par l'adultère avec les péchés, toute la figure du monde est dissoute; où par les maladies des délits, l'image du Créateur est enlevée; où l'homme est enseveli dans les vices; où fourmillent les crimes du corps putréfié; où l'homme est le sépulcre de l'homme; où ce n'est pas un homme que l'on aperçoit dans l'homme, mais un cadavre. C'est donc à cette forme que l'Apôtre nous interdit de nous conformer, et à cette figure qu'il nous défend de nous configurer. Il ne permet pas que nous soyons semblables à cette similitude, mais il nous réforme d'après la forme de Dieu; il nous rappelle à la ressemblance du Christ, en disant : *Mais réformez-vous dans la nouveauté de votre sens*.

Ce qui veut dire que vous soyez rénovés dans vos sens par le Christ, après avoir rejeté la figure de ce monde. Et après avoir jeté loin de vous toute la difformité de la vieille image, réduisez votre forme à celle du Sauveur. Pour que la nouveauté de vos sens resplendisse dans vos actes, et que l'homme céleste chemine sur la terre avec une démarche céleste. Il expose clairement en quoi consiste la forme du nouvel homme : *Comme dans un seul corps, nous avons plusieurs membres, tous les membres n'ont pas tous le même acte*. Ainsi nous sommes, à nous tous, un seul corps dans le Christ, tous et chacun les membres les uns des autres. Ayant cependant des dons différents selon la grâce qui nous a été donnée. Il agit comme un corps en investissant en commun dans un acte céleste, pour la vie surnaturelle. C'est la sainteté des mœurs qui maintient l'union entre les membres, et leur harmonie. Le pied, poussé par un orgueil insensé, ne confond pas son travail avec celui de l'œil; l'œil ne convoite pas le travail du pied. Mais, pour que les membres se contentent des dons de sainteté que leur a donnés le Bienfaiteur, qu'ils croient que ce que fait un membre

appartient à tous les membres. Car il ne peut pas se sentir laissé pour compte le membre qui est honoré dans tout le corps.

Voici comment l'Apôtre dépeint les actes propres aux membres, et les membres propres aux actes : Que celui qui enseigne, enseigne dans la doctrine, celui qui exhorte dans l'exhortation, celui qui distribue qu'ils le fasse dans la simplicité, celui qui préside avec sollicitude, celui qui prend pitié, dans la joie. Que la charité soit sincère. Détestant le mal, adhérant au bien, nous honorant réciproquement, bénins les uns envers les autres, actifs non paresseux, fervents spirituellement, servant Dieu, joyeux dans l'espérance, patients dans la tribulation, fidèles à la prière, participant aux mémoriaux des saints, pratiquant l'hospitalité. Bénissez, ne maudissez pas. Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent. Faisant le bien non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes. Ne vous vengez pas vous-mêmes, mais permettez à la colère d'exister. Si ton ennemi a faim, nourris-le. S'il a soif, donne-lui à boire. Ne sois pas vaincu par le mal, mais vainc le mal par le bien.

Un peu plus haut, mes frères, l'Apôtre nous a présenté les membres des vices. Il nous révèle maintenant les membres des vertus, pour que le corps céleste, solidifié par de tels membres, fortifié par de tels nerfs, puisse facilement remporter les batailles du monde, être supérieur au démon dans les conflits. En vivant comme l'Apôtre l'a enseigné, ne terrasse-t-il pas le monde ? Ne broie-t-il pas la chair ? Ne triomphe-t-il pas du démon ? Ne devient-il pas l'égal des anges ? N'est-il pas plus grand que le ciel ? Il est certainement plus grand que le ciel, car le ciel ne se meut pas de lui-même; il obéit. Il ne fait rien librement, mais il sert toujours nécessairement, parce qu'il lui a été ordonné une fois pour toutes de servir. Il se garde sans tache, non par ses propres forces, mais par un travail harassant. Bien qu'il ne mérite aucune punition, il ne se qualifie pas pour la récompense. Mais l'homme, pétri de boue, en triomphant de la tache terrestre, en résistant aux tendances héréditaires, en surmontant les passions de la chair, s'élève au-dessus du ciel, et s'envole vers le siège lui-même de la Dèité. Et c'est ainsi qu'il devient plus grand que le ciel, surpasse les anges par les mérites, même s'il ne les surpasse pas par la nature.

Le prouve cela l'Apôtre qui, après avoir remporté une victoire insigne, sur terre, est entré dans le premier ciel, a traversé le second, et a mérité de parvenir jusqu'au troisième. Et cela, en toute justice, car il devait monter aux cieux le premier celui qui, par la parole et par l'exemple, a enseigné aux hommes à pénétrer dans les cieux. Oui, il sera plus grand que le ciel celui qui vaincra comme l'a enseigné Paul. Il sera plus brillant que le soleil celui qui ne permettra pas à la nuit des vices de l'obscurcir. Oui, il sera plus lumineux que la lune celui qui ne tempère pas les ténèbres par une lumière ténue, mais qui repousse toute la nuit du monde par la splendeur éclatante de ses mérites. Il ne sera pas semblable à la lune qui, lorsqu'elle paraît de jour, éprouve une grande perte de sa clarté, mais grâce à la lampe continuellement allumée de ses bonnes actions, il persistera dans la clarté de la lumière surnaturelle. Il ne connaîtra pas comme la lune une obscurité mensuelle, mais demeurera dans la charité continue de Dieu. Et si elle est grande celle qui mitige la nuit, combien plus grand sera celui dont la vie n'aura rien reçu de la nuit. Je ne dis rien des étoiles, parce que les saints resplendiront dans le ciel par les vertus, comme le ciel par les étoiles, au dire de l'Apôtre : Vous êtes la lumière du monde. Brillez comme des luminaires dans le monde. Et pour tout dire en un mot, le ciel, le soleil, la lune, les étoiles passeront, selon la parole de Dieu, mais le juste demeurera dans la clarté continue de Dieu.

Je voudrais, mes frères, commenter et expliquer chaque parole de l'apôtre Paul, mais parce qu'un sermon trop long engendre l'ennui et le dégoût, et parce que nous ne pouvons pas plus longtemps taire les vertus évangéliques, qu'il plaise à votre charité que je mette fin au commentaire présent en abrégant le sermon. Que Dieu grave dans vos saints sens et ce que nous avons dit et ce que nous avons tu.

Puissions-nous cheminer sur le sentier de la vérité, «les yeux du cœur pleinement illuminés» (Ep 1,18), et conserver la foi que nous ont transmise les apôtres, adorant un seul Dieu en trois personnes.

saint Hypatios de Rufiniana

DE LA VIE DE L'APÔTRE THOMAS

Le sort désigna l'apôtre Thomas pour prêcher l'Évangile aux Indes. Il fut épouvanté de se rendre en un pays aussi sauvage. Mais le Seigneur lui apparut, le consola et promit d'être avec lui. Thomas se mit en route. En chemin il rencontra un riche marchand du nom d'Avan, que le roi des Indes, Hundaforus, avait envoyé en Palestine afin d'y chercher un architecte célèbre pour lui construire un palais pareil à ceux des Césars romains. Avan raconta à l'apôtre le but de son voyage et Thomas se fit passer pour un architecte. Avan en fut enchanté et ils se rendirent ensemble aux Indes. Lorsqu'ils y furent arrivés, Avan présenta au roi l'architecte tant désiré.

Hundaforus communiqua à l'apôtre son désir d'avoir un palais pareil à ceux des Romains et Thomas répondit qu'il pourrait lui en construire un. L'affaire fut conclue et l'apôtre reçut une grande quantité d'or et d'argent pour les frais de la construction. Le roi fut obligé de se rendre dans d'autres contrées de l'Inde et l'apôtre se mit à prêcher l'Évangile et à enseigner au peuple la foi chrétienne, tout en faisant de larges aumônes aux indigents. Environ deux ans après le roi envoya demander des nouvelles de la construction. Thomas répondit qu'il ne restait plus qu'à faire le toit du palais et reçut encore une somme considérable à cet effet. Cependant on rapporta au roi qu'il n'y avait aucune construction en train, mais que l'étranger enseignait au peuple une religion nouvelle et prodiguait les trésors du roi aux pauvres. Le roi, de retour chez lui, vit que réellement la construction n'était même pas commencée. Alors il ordonna de jeter en prison Thomas et Avan, ayant l'intention de les condamner à une mort cruelle.

A cette époque, le frère du roi, en apprenant le malheur de Hundaforus, tomba gravement malade et envoya dire au roi qu'il avait été si cruellement frappé du malheur de son frère, qu'il en était malade à tel point qu'il pensait en mourir.

Il mourut en effet. Alors le roi oublia le chagrin que lui avait causé Thomas et pleura amèrement la mort de son frère bien-aimé. L'ange du Seigneur montra à l'âme du défunt les habitations célestes et lui fit voir les palais lumineux et magnifiques des justes. Un seul de ces palais était plus beau que tous les autres. L'ange demanda à l'âme : «Lequel de ces palais voudrais-tu habiter ?» L'âme répondit, en contemplant celui qui lui avait paru le plus beau : «Si l'on me permettait de demeurer dans le plus petit coin de ce palais-là, je ne désirerais rien de plus». «Non», lui répondit l'ange, «tu ne peux habiter ce palais, car il appartient à ton frère. C'est Thomas qui le lui a construit avec l'or qu'il recevait du roi pour la construction du palais terrestre.» «Je T'en supplie, mon Dieu, dit alors l'âme, laisse-moi retourner auprès de mon frère, je lui achèterai ce palais, car il n'en connaît pas toute la beauté et je m'en retournerai ici. L'ange fit rentrer l'âme dans le corps et le mort ressuscita. Il parut sortir d'un long sommeil et s'adressa immédiatement à ceux qui l'entouraient, en les priant d'aller dire au roi qu'il vienne sans tarder un instant. Le roi, en apprenant que son frère était ressuscité, en eut une grande joie et accourut aussitôt. Le ressuscité se mit à dire : «Mon frère ! je sais bien que tu m'aimes et que tu m'as pleuré amèrement ! Je sais aussi, mon bon roi et frère, que tu aurais volontiers donné jusqu'à la moitié de ton royaume pour me racheter à la mort ! N'est-ce pas vrai ?» «Tu connais mon amour pour toi et ton espérance ne t'a pas trompé», répondit le roi. Le ressuscité reprit : «Si donc tu m'aimes réellement, fais-moi présent d'une chose et ne me la refuse pas !» «Tout ce qu'il y a dans mon royaume, répondit le roi, je te le donne, à toi, mon frère chéri.» Et il ratifia sa promesse par le serment. Alors le ressuscité continua : «Donne-moi le palais que tu

as au ciel et prends tout ce que je possède sur la terre.» Le roi, en entendant cette prière, devint pensif et dit, après un long silence : «Quel est le palais que j'ai au ciel ?» «Tu as au ciel un palais tel que tu ne peux te l'imaginer et comme on ne peut en voir sur toute la terre», répondit le ressuscité. «Ce palais a été construit pour toi par Thomas, l'étranger que tu tiens emprisonné. J'ai vu le palais, j'en ai admiré la beauté ineffable, et j'ai désiré en habiter le plus petit coin, mais l'ange qui me montrait les demeures célestes m'a dit : «Tu ne peux y demeurer, car ce palais appartient à ton frère et c'est Thomas qui le lui a construit.» J'ai prié l'ange de me laisser retourner auprès de toi pour te demander de me donner ce palais. Ainsi, si tu m'aimes, donne-le moi et prends en échange tout ce que je possède.»

Alors le roi se réjouit doublement : de la résurrection de son frère et de la demeure que lui avait construite Thomas dans les cieux; il dit au ressuscité : «Frère bien-aimé, j'ai juré de ne te refuser rien de ce qui est dans mon royaume et en ma puissance sur la terre; quant à la demeure que j'ai au ciel, je n'ai rien juré. Mais si tu désires posséder un palais semblable, l'architecte qui est encore ici peut t'en construire un.» Et il ordonna de faire sortir Thomas de la prison et de le lui amener. Il alla lui-même au devant de l'apôtre, se prosterna à ses pieds et lui demanda pardon d'avoir péché envers lui par ignorance. Alors l'apôtre rendit grâce à Dieu, donna le baptême aux deux frères et leur enseigna la foi chrétienne. Et le ressuscité se prépara aussi par de nombreuses aumônes une demeure éternelle dans les cieux.

«La cause de mon entrée au monastère, raconta-t-il, fut un songe qui me révéla l'état des pécheurs dans le monde d'outre-tombe. Après une maladie de deux mois je tombai dans un épuisement de forces extrême. Dans cet état je vis deux jeunes hommes entrer chez moi. Ils me prirent par les mains et me dirent : «Suis-nous !» Je me levai aussitôt, ne sentant aucune faiblesse, et m'étant retourné je vis mon corps qui gisait tranquillement sur le lit. Je compris alors que j'avais quitté la vie terrestre pour entrer dans le monde d'outre-tombe. Je reconnus aussi que les deux jeunes gens étaient des anges qui me conduisirent et me montrèrent les flammes de l'enfer; j'entendis les cris de ceux qui y souffraient. Les anges, en me désignant pour quel péché était tel ou tel lieu de torture, ajoutèrent : «Si tu ne quittes pas la vie pleine de péchés que tu mènes toi aussi tu seras dans ce lieu de souffrances ! Après quoi l'un des anges retira des flammes un pécheur, qui était aussi noir que le charbon, tout son corps était brûlé et il était couvert de chaînes. Les deux anges s'approchèrent alors du malheureux. lui enlevèrent ses chaînes, et sa noirceur disparut aussitôt. Il devint pur et lumineux comme un ange; ensuite les anges le revêtirent d'une robe brillante comme la lumière. «Que signifie ce changement de l'homme ?» osai-je demander aux anges. «C'est l'âme d'un pécheur», répondirent les anges, «qui était séparée de Dieu pour ses péchés et condamnée à brûler éternellement, mais les parents de cet homme ont fait beaucoup d'aumônes, ont souvent prié pour lui pendant la liturgie, et voilà que grâce à cette intercession des parents et aux prières de l'Eglise, le Seigneur l'a pris en miséricorde et lui a pardonné ses péchés. Cette âme est délivrée des peines éternelles, elle va se présenter devant la face de son Créateur et goûtera la félicité céleste en compagnie des saints du paradis.» Lorsque la vision s'évanouit je revins à moi, et je vis que mes parents étaient rassemblés autour de mon lit et préparaient mon corps pour l'ensevelir.»

Dans : «Description des miracles et des guérisons opérés par les saintes reliques du mont Athos en 1863»

L'ICÔNE, VISION DU MONDE SPIRITUEL

Léonide Ouspensky

C'est au cours de la période iconoclaste des VIIIe-IXe siècles que l'Église formula clairement la portée dogmatique de l'icône. En défendant les images, ce n'est pas seulement leur rôle didactique, ni leur côté esthétique que défendait l'Église orthodoxe, c'est la base même de la foi chrétienne : le dogme de l'Incarnation de Dieu. En effet, l'icône de notre Seigneur est à la fois un témoignage de son Incarnation et celui de notre confession de sa divinité. «J'ai vu l'image humaine de Dieu et mon âme est sauvée», dit saint Jean Damascène (Premier traité pour la défense des saintes icônes, chapitre 22).

D'une part, l'icône témoigne, en représentant la Personne du Verbe incarné, de la réalité et de la plénitude de son Incarnation : d'autre part, nous confessons par cette image sacrée que ce «Fils de l'Homme» est réellement Dieu, la vérité révélée. Ainsi, nous voyons chez saint Pierre qui, le premier, confessa la divinité du Christ, non pas une connaissance humaine naturelle, mais une connaissance d'ordre supérieur, suivant la parole de notre Seigneur : «Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car ce ne sont pas la chair et la sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux» (Mt 16,17).

L'élan de l'homme vers Dieu, le côté subjectif de la foi, se rencontre ici avec la réponse de Dieu à l'homme, une connaissance spirituelle objective, exprimée soit par la parole, soit par l'image. Ainsi, l'art liturgique n'est pas seulement notre offrande à Dieu, mais aussi la descente de Dieu vers nous, une forme dans laquelle s'opère la rencontre de «Dieu avec l'homme, de la grâce avec la nature, de l'éternité avec le temps». Les formes de cette interpénétration du divin et de l'humain sont perpétuellement transmises et toujours vivantes dans la tradition.

La tradition dans l'art liturgique, comme dans l'Église elle-même, se base sur deux réalités : un fait historique d'une part, et la révélation dépassant les limites du temps d'autre part. C'est ainsi que l'image d'une fête ou d'un saint reproduit le plus fidèlement possible la réalité historique et nous ramène à son prototype, sans quoi elle n'est pas une icône. De là, le pouvoir des images d'opérer des miracles, car «les saints, au cours de leur vie, étaient remplis du saint Esprit. Après leur mort également, la grâce du saint Esprit demeure perpétuellement dans leurs âmes, dans leurs corps ensevelis, dans leur aspect et dans leurs saintes images» (saint Jean Damascène). Au cas où une ressemblance physique absolue ne saurait être atteinte, la réalité historique est exprimée par des symboles parfaitement adéquats. C'est pourquoi l'Église orthodoxe n'admet pas les images peintes d'après un modèle vivant ou d'après l'imagination de l'artiste. Une telle image n'exprime, à part son mensonge inévitable, que le fait que saint Pierre par exemple était un homme et la Sainte Vierge une femme. Les conciles prescrivent de peindre comme peignaient les anciens iconographes. Il existe, à cet effet, des recueils fixant les traits iconographiques de chaque saint.

D'un autre côté, une image sacrée ne représente pas simplement un événement historique ou un être humain parmi les autres; elle nous montre de cet événement ou de cet être humain son visage éternel, nous révèle son sens dogmatique et son rang dans l'enchaînement des événements salutaires de l'économie divine. Les images de notre Seigneur et de la Vierge, à elles seules, dégagent déjà la plénitude de cette économie. Par l'icône d'un saint, nous voyons sa place et son importance dans l'Église, ainsi que sa façon particulière de servir Dieu en tant que prophète, martyr, apôtre etc..., exprimés par les attributs iconographiques et les couleurs symboliques. Ainsi l'icône, tout comme la sainte Écriture, nous montre le terme suprême et le sens profond de toute la vie humaine : vie de martyr, vie contemplative, active ou autre. Elle nous révèle la voie à suivre et les moyens de l'accomplir et nous aide à découvrir le sens de notre propre vie.

Comme l'Évangile, l'art sacré est laconique. La sainte Écriture ne consacre que quelques lignes à des événements qui décidèrent de l'histoire de l'humanité. L'image sacrée également

nous montre seulement ce qui est essentiel. Les détails, ici et là, ne sont tolérés que lorsqu'ils sont indispensables et suffisants, comme par exemple dans le récit et l'image de la Résurrection, les bandes qui étaient à terre et le linge qu'on avait mis sur la tête de Jésus, non pas avec les bandes, mais plié dans un lieu à part.

Mais si l'icône dépasse les limites du temps, elle ne rompt pas ses relations avec le monde, ne s'enferme pas en elle-même. Les saints sont toujours représentés de face ou de trois quarts vers le spectateur. Ils ne sont presque jamais vus de profil, même dans les compositions compliquées, où leur mouvement est dirigé vers le centre de la composition. Le profil, en effet, interrompt en quelque sorte la communion, il est comme un début d'absence. On le tolère dans la représentation de personnages qui n'ont pas acquis la sainteté, comme par exemple les bergers ou les mages dans l'icône de la Nativité de notre Seigneur.

Cette absence de profil est une des expressions de la relation intime entre celui qui prie et le saint représenté. Dans une église, où la décoration, comme nous l'avons dit, n'est pas un assemblage d'icônes plus ou moins arbitraire, mais forme, en quelque sorte, une icône générale de l'Église, la liturgie, c'est-à-dire «action commune», englobe l'assemblée des saints représentés et celle des fidèles, les saints tournés à la fois vers eux et vers le Seigneur, étant un objet de prière et des médiateurs auprès de Dieu.

Si aujourd'hui nous avons cessé de comprendre le message que nous apporte l'icône, c'est que nous avons perdu la clef de son langage. Cette clef est le sens concret et vivant de la transfiguration, idée centrale de l'enseignement chrétien. Ainsi que disait un évêque russe du XIXe siècle, saint Ignace Briantchaninov, «la connaissance même de la capacité du corps humain à être spirituellement sanctifié est perdue par les hommes» (Essai ascétique, premier volume).

L'icône est précisément le témoignage de cette connaissance concrète, vécue de la sanctification du corps humain, de sa transfiguration. De même que la parole, mais au moyen d'images visibles, elle nous montre la créature pénétrée et déifiée par la grâce incréée. «L'homme, dont l'âme est toute devenue feu, transmet également à son corps une partie de la gloire acquise intérieurement, tout comme le feu matériel transmet son action au fer» (saint Syméon le Nouveau Théologien, sermon 83).

Saint Ignace Briantchaninov décrit cet état d'une façon qui nous est plus accessible : «Lorsque la prière est sanctifiée par la grâce divine, l'âme tout entière est attirée vers Dieu par une force inconnaissable, entraînant avec elle le corps... Chez l'homme né à une vie nouvelle, ce n'est pas l'âme seulement, ni le cœur seul, mais la chair aussi qui s'emplit d'une consolation et d'une félicité spirituelles : la joie du Dieu vivant... Lorsque l'homme prie véritablement, chacun de ses clame : Seigneur qui t'égalé ? Tu délivres le pauvre des puissants qui l'oppriment. Tu libères le malheureux et l'indigent de ceux qui ravissent sa prière et son espoir : les pensées et les sensations venant de la nature déchue et provoquées par les démons.»

Ainsi, l'être entier prend part à la prière : le corps, les sens, les sentiments, sont sanctifiés par la grâce. Leur dispersion habituelle, «les pensées et les sensations qui proviennent de la nature déchue» font place à une prière concentrée, tout se fond dans l'élan de l'homme tout entier vers Dieu. Nos sens régénérés deviennent autres. C'est ce corps humain transformé qui est représenté sur l'icône. Ceci ne veut pas dire que le corps humain devienne autre chose qu'il est. Au contraire, le corps reste corps et garde toutes les particularités physiques de la personne. Mais le changement de son état est représenté par des traits qui, n'étant pas naturalistes, nous sont souvent incompréhensibles.

L'icône est donc, comme nous l'avons dit, un témoignage de la déification de l'homme, de la plénitude de la vie spirituelle, une communication par l'image de ce qu'est l'homme en état de prière sanctifiée par la grâce. C'est en quelque sorte de la peinture d'après nature, mais d'après la nature rénovée, à l'aide de symboles. Elle est le chemin et le moyen; elle est la prière même. De là, la majesté de l'icône, sa simplicité, le calme du mouvement, de là le rythme de ses lignes et de ses couleurs qui découle d'une harmonie intérieure parfaite.

Il convient de préciser que cet état de sanctification n'est pas à confondre avec celui de l'extase. En effet, l'état extatique n'est pas une union de la nature humaine avec Dieu, il ne

transfigure pas la créature. Il est une rupture de l'âme avec l'organisme sensible, une vision qui arrive parfois à des débutants dans la vie spirituelle. À mesure que le débutant croît dans la grâce, sa nature s'en pénètre tout entière; il n'est plus ébloui par la vision du monde surnaturel ; il « connaît dès ici-bas, dès la vie présente, le mystère de sa déification » (saint Syméon le Nouveau Théologien, Sermon 83, chapitre 3).

Seuls les hommes qui, par expérience personnelle, connaissent cet état, peuvent créer de telles images, révélant la participation de l'homme à la vie du monde transfiguré qu'il contemple. Et seule une telle image, authentique et convaincante, peut nous communiquer son élan vers Dieu. Aucune imagination artistique, aucune perfection technique ne peuvent remplacer ici la connaissance positive «provenant de la vision et de la contemplation».

Il est facile de comprendre à présent pourquoi tout ce qui rappelle la chair corruptible de l'homme et l'espace physique est contraire à la nature même de l'icône, car «la chair et le sang ne peuvent hériter le Royaume de Dieu et la corruption n'hérite pas l'incorruptibilité» (I Cor 15,50).

De tout ce qui précède, il ne résulte nullement que seuls, les saints puissent faire des icônes. L'Église ne consiste pas que de saints. Nous tous en faisons partie par les sacrements et cela nous confère le devoir, le droit, l'audace de marcher sur la trace des saints. Tout peintre orthodoxe vivant dans la tradition peut faire des icônes authentiques. Ceci explique les exigences de l'Église, en ce qui concerne le côté moral de la vie des peintres d'icônes. La peinture d'icônes n'est pas seulement un art, c'est une ascèse quotidienne. Mais la source inépuisable qui abreuve l'art sacré est l'Esprit saint par l'intermédiaire de l'Église, par la contemplation des hommes, dont la prière a été sanctifiée par la grâce divine. C'est pourquoi l'Église orthodoxe, parmi les différents ordres de saints, docteurs, martyrs etc..., a un ordre de saints peintres d'icônes canonisées pour leur art.

«Nous pleurons beaucoup», écrit une religieuse du monastère du Sauveur à Simbirsk, la mère Dosithée», sur la mort de notre frère le prince M. N. Tchegodaëff, décédé en 1861 à Samara, et nous en étions d'autant plus affligées qu'il était mort subitement et sans le secours des saints sacrements. Mais voilà que je rêve, une nuit, que je me promène avec mon frère dans une contrée fort belle», poursuit la mère Dosithée. «Nous nous approchons d'un village tout récemment bâti, à l'entrée duquel est plantée une grande croix en bois, toute neuve, tandis qu'à l'autre bout du village nous voyons une maison splendide, neuve aussi. Et mon frère me dit avec joie : «Regardez donc, ma sœur, quel beau village j'ai acquis grâce à ma femme; il faut que je lui écrive pour la remercier du bien qu'elle m'a fait». Alors je lui demandai : «Et moi, mon frère, puis-je entrer dans cette belle maison pour l'admirer à mon aise ?» «Certainement, répondit-il, entrons-y pour voir comme tout est beau en dedans». Et tout à coup sa femme Tatiana Nikiforovna se trouva au milieu de nous et son mari se mit à la remercier, en la saluant jusqu'à terre, de tout ce qu'elle avait fait pour lui. J'eus bientôt l'explication de ce songe. Je reçus une lettre de Tatiana Nikiforovna dans laquelle elle m'informait de ce qu'elle était parvenue à faire prier éternellement pour son mari, mon frère, au saint mont Athos lors du passage à Samara des reliques d'Athos du couvent russe de saint Pantélémon».

Dans : «Description des miracles et des guérisons opérés par les saintes reliques du mont Athos en 1863»

Notre Seigneur n'est point accessible aux regards. Il est par son essence invisible et incorporel, quoique dans son humanité on puisse le voir et le dépeindre.

Saint Jean Chrysostome (panégyrique de saint Romain)

HOMÉLIE POUR LA SEPTIÈME DIMANCHE DE MATTHIEU

(9,27-35)

En ce temps-là, comme Jésus était en chemin, deux aveugles le suivaient en criant : *Aie pitié de nous, Fils de David !* Jésus, arrivé à la maison, dit aux aveugles qui l'abordaient : *Croyez-vous que je puisse faire cela ?* Ils lui dirent : *Oui, Seigneur, tu le peux !* Alors il leur toucha les yeux en disant : *Qu'il advienne selon votre foi !* Et leurs yeux s'ouvrirent. Alors Jésus les avertit : *Prenez garde, dit-il, personne ne doit le savoir !* Mais à peine furent-ils sortis, qu'ils répandirent sa renommée dans toute la contrée. Tandis qu'ils sortaient, on lui présenta un possédé muet : le démon fut expulsé et le muet se mit à parler; et les foules émerveillées s'écriaient : *Jamais on n'a vu pareille chose en Israël !* Mais les Pharisiens disaient : *C'est par le prince des démons qu'il expulse les démons.* Jésus parcourait toutes les villes et villages, enseignant dans les synagogues proclamant la bonne nouvelle du royaume et guérissant le peuple de toute maladie et de toute infirmité.

L'évangile d'aujourd'hui nous relate deux guérisons : celle de deux aveugles et celle d'un possédé muet. Le Seigneur venait de guérir l'hémorroïsse, et de ressusciter la jeune fille. Sur le chemin donc, ces deux aveugles, – qui ne voyaient pas le Christ, mais avaient entendu le bruit qui entourent ses miracles, – criaient : *Aie pitié de nous, Fils de David !* Jésus ne les guérissait pas de suite mais c'est seulement en arrivant à la maison que la guérison a eu lieu.

«Ce n'est pas dans le chemin et en passant, comme ils le pensaient, qu'il guérit ces aveugles qui le prient, mais lorsqu'il est arrivé dans la maison; ils s'avancent pour entrer, et tout d'abord il examine leur foi, afin de les préparer à recevoir la lumière de la vraie foi. «Lorsqu'il fut entré dans la maison, ces aveugles s'approchèrent de lui, et Jésus leur dit : «Croyez-vous que je puisse faire ce que vous me demandez ?» (saint Jérôme)

Sans la foi, sans la synergie de l'homme, Dieu ne peut rien faire. C'est pour cela que les Pharisiens restaient aveugles spirituellement. «C'est là un grand sujet d'accusation contre les Juifs : des hommes privés de la vue reçoivent la foi par l'ouïe seule, tandis que les Juifs, dont les yeux constataient la vérité de ces miracles, refusent d'y croire. Voyez encore le désir de ces aveugles; ils ne se contentent pas d'approcher de Jésus, mais ils le font avec de grands cris, et en ne lui demandant qu'une seule chose, c'est qu'il ait pitié d'eux,» dit le grand Chrysostome.



Les aveugles, l'appelaient *filis de David*, et ensuite *Seigneur*, ignorant la divinité du Christ, mais le tenant pour un prophète, comme il y avait beaucoup autrefois en Israël. Aujourd'hui il n'y a que des Soros, Rothschild et consorts qui manipulent le monde.

Jésus était d'abord dans la maison du chef de synagogue, et il passait de là plus avant pour entrer dans la «maison». L'évangéliste ne précise pas quelle maison, ne jugeant pas important de le mentionner. Ne nous retardons pas non plus sur cette question, mais continuons à sonder d'autres aspects de l'évangile.

«*Croyez-vous que je puisse faire cela,*» leur demande le Christ, le sachant fort bien, mais afin d'entendre leur confession de foi : *Oui, Seigneur, tu le peux !*

On ignore si les deux aveugles, l'étaient depuis leur naissance, –comme celui dont parle l'évangéliste saint Jean. Peu importe de le savoir, car dans l'un et dans l'autre cas la grandeur du miracle est la même, et l'historique de la maladie est secondaire.

Pourquoi, Jésus les avertit : *Prenez garde, personne ne doit le savoir !?* «C'est par amour pour l'humilité et pour fuir l'éclat de la vaine gloire que Jésus leur fait cette défense; mais la reconnaissance qu'ils éprouvent d'un si grand bienfait, ne leur permet pas de garder le silence,» dit saint Jérôme.

Saint Grégoire le Grand, de son côté précise : «Examinons ici pourquoi le Tout-Puissant, pour qui vouloir et pouvoir sont une même chose a voulu que ses miracles demeurent cachés, et que cependant ils fussent dévoilés comme malgré lui par ceux qui venaient de recouvrer l'usage de la vue. Il veut apprendre à ses disciples qui devaient marcher à sa suite, qu'ils devaient désirer que leurs vertus demeurent cachées aussi aux yeux des hommes, et cependant les laisser publier malgré eux dans l'intérêt de ceux qui pourraient en profiter. Ils doivent donc rechercher le secret par inclination, et laisser dévoiler leurs oeuvres par nécessité. Qu'ils aiment à se cacher pour garder plus sûrement leur âme de tout danger, et qu'ils consentent à se voir divulgués dans l'intérêt des autres.»

Venons maintenant la guérison du possédé. Il était muet, dit l'évangile. Il y a toutes sortes des possessions, plus ou moins graves, s'exprimant des divers manières, selon la méchanceté des démons.

«Cette infirmité n'était pas naturelle, elle venait de la malignité du démon. C'est pourquoi cet homme eut besoin d'un secours étranger pour arriver jusqu'à Jésus Christ, et il ne put ni le prier par lui-même, n'ayant pas l'usage de la parole, ni le faire prier par d'autres, le démon tenant liée son âme aussi bien que sa langue. Aussi le Sauveur n'exige pas de lui la foi, mais il le guérit aussitôt, comme le rapporte l'écrivain sacré : «Et le démon ayant été chassé, le muet parla,» dit saint Jean Chrysostome.

«Et la multitude en fut dans l'admiration, et ils disaient : *On n'a jamais rien vu de semblable en Israël*».

Cette multitude, n'était pas uniquement dans l'admiration à cause du possédé guéri, mais à cause de tous les miracles précédents.

Saint Jean Chrysostome. (*hom. 33*) «Ce n'est pas seulement parce qu'ils admiraient en lui le pouvoir de guérir qu'ils le plaçaient au-dessus de tous les autres, mais parce qu'il guérissait avec une facilité et une promptitude merveilleuse une infinité de maladies la plupart incurables.»

Venons aux Pharisiens, qui dans l'obstination, niaient et dénigraient toutes ces merveilles opérées par le Christ.

«Les scribes et les pharisiens niaient les miracles du Sauveur autant qu'il leur était possible de le faire, et ils interprétaient en mauvaise part ceux qu'ils étaient obligés d'admettre. Ils accomplissaient ainsi cette parole du roi-prophète : *La multitude de vos prodiges convaincra vos ennemis de mensonge,*» dit un père.

«C'est par le prince des démons qu'il expulse les démons.»

Comment le Malin peut-t-il agir ainsi, lui qui ne veut que du mal ? «Si Satan s'élève

contre lui-même et est divisé, il ne peut pas subsister, mais il vient à sa fin,» précise l'évangéliste Marc. (3,26)

«Quoi de plus insensé que cette explication ? Peut-on imaginer qu'un démon chasse un autre démon ? Le démon applaudit à ses succès, mais il ne détruit pas ses oeuvres. Jésus Christ, au contraire, ne chassait pas seulement les démons, mais il guérissait les lépreux, il ressuscitait les morts, il remettait les péchés, il prêchait le royaume de Dieu, et il amenait les hommes à son Père, ce que ne pouvait ni ne voulait faire le démon.» Saint Jean Chrysostome (hom. 33)

«Saint Matthieu est le seul qui raconte ce double miracle des deux aveugles et du muet. Les deux aveugles dont parlent les autres Évangélistes (Mc 10,46; Lc 18,35) ne sont pas les mêmes; cependant le fait est semblable, et si saint Matthieu ne racontait pas ce miracle avec toutes ses circonstances, on pourrait croire que son récit est le même que celui de saint Marc et de saint Luc. Nous ne devons jamais perdre de vue qu'il se rencontre dans les Évangiles des faits qui présentent les mêmes caractères. On a une preuve certaine que ces faits sont différents lorsqu'ils sont rapportés par le même Évangéliste. Lorsque donc nous rencontrons des faits de même nature dans chacun des Évangélistes, et qu'il s'y trouve des particularités impossibles à concilier, nous devons en conclure que ce n'est pas le même fait, mais un fait semblable dans sa nature ou dans ses circonstances.» Saint Augustin. (*de l'accord des Evang.*, 2,29)

Je me suis servi le plus possible des paroles des pères, par commodité, et pour être plus sûr, au lieu de me fier à mon propre cru.

a. Cassien

Un ascète, après la prise de Constantinople, tout en se promenant entre les ruines de la ville, arriva devant une église détruite, en ruines, et il a vu un spectacle innommable : une truie avec ses cochons sur la table de la sainte Prothèse ! Il a commencé à pousser des pleurs et des lamentations pour la profanation de ce saint lieu. Alors, il lui est apparu un ange du Seigneur et lui dit : «Abbé, pourquoi pleures-tu ? Connais-tu que ce que tu as vu est plus agréable à Dieu que l'indignité des prêtres qui célébraient ici ?» Ensuite l'ange a disparu.

Un jour l'abbé Silvain était assis avec les frères, lorsqu'il entra en extase et tomba face contre terre. Longtemps après, il se releva tout en pleurs. Les frères lui demandèrent : «Qu'as-tu père ?» Mais lui pleurait en silence. Comme ils insistaient, il leur dit : «J'ai été mené jusqu'au lieu du jugement; j'ai vu beaucoup de ceux qui portent notre habit s'en aller au supplice, et beaucoup de gens du monde entrer dans le royaume.» Dès lors l'ancien se livra au deuil et ne voulait plus sortir de sa cellule. Si l'on l'y forçait, il se couvrait le visage de son capuce et disait : «Quel besoin y a-t-il de voir cette lumière éphémère, qui ne nous sert à rien ?»

LA DAMNATION ÉTERNELLE

Nous apprenons par le récit d'un paralytique à quel point le séjour dans la géhenne est intolérable. Ce paralytique, sentant succomber son esprit de patience, s'adressa en pleurant au Seigneur et le pria d'abrèger sa vie malheureuse.

«C'est bien, dit un ange qui apparut au malade, le Seigneur dans sa clémence infinie veut bien exaucer ta prière : Il abrège ta vie terrestre, mais à la condition que, pour une année de souffrances que tu as encore à subir sur la terre, et par lesquelles tout homme est purifié comme l'or est purifié par le feu, tu consentes à passer trois heures dans les souffrances de la géhenne. Tes péchés exigent ta purification par la souffrance de ta propre chair : tu aurais dû vivre paralysé encore un an; car pour toi comme pour tous les croyants il n'y a point d'autre chemin vers le ciel que le chemin de la croix, lequel a été montré par l'Homme-Dieu qui est sans péché. Ce chemin t'ennuie ici-bas; éprouve donc ce que sont les souffrances éternelles dans la géhenne, où s'en vont tous les pécheurs; mais tu ne souffriras que pendant trois heures, après quoi tu seras délivré par les prières de l'Eglise».

Le malheureux se mit à réfléchir. Encore une année de souffrances sur la terre c'est un temps bien long ! J'aime mieux supporter trois heures de ces souffrances infinies, dit-il en lui-même, que de souffrir un an encore sur la terre. «Je consens à aller dans la géhenne,» dit-il enfin à l'ange. L'ange prit doucement son âme et, l'ayant renfermée dans les souterrains de l'enfer, se retira avec ces paroles consolatrices : «Dans trois heures je viendrai te chercher».

L'obscurité qui régnait partout, le manque d'espace, le bruit des sanglots déchirants des pécheurs, lesquels arrivaient jusqu'à lui, la vue des esprits du mal dans toute leur laideur – infernale tout cela produisit sur le malheureux une terreur et une angoisse indicibles. Partout il ne voyait et n'entendait que souffrances et pleurs, pas le moindre son joyeux dans l'abîme immense de l'enfer; seulement les yeux ardents des démons luisaient dans les ténèbres souterraines et leurs ombres gigantesques, qui planaient devant lui, semblaient prêtes à l'écraser, à le dévorer et à le consumer de leur respiration enflammée. Le malheureux se mit à trembler et à crier; mais rien ne répondait à ses cris, que l'écho mourant de l'abîme infernal et le crépitement des flammes de la géhenne. Il lui sembla que des siècles de souffrances s'étaient déjà écoulés et il s'attendait à chaque moment à voir apparaître l'ange de lumière; mais l'ange ne revenait pas. Enfin l'infortuné, désespérant de son retour, se mit à gémir, grinçant des dents, mais nul n'écoutait ses pleurs. Tous les pécheurs renfermés dans la géhenne n'étaient occupés que d'eux-mêmes, de leur propre tourment, et les terribles démons, dans leur joie infernale, se moquaient des souffrances des pécheurs. Enfin la douce lumière de la gloire angélique se répandit sur l'abîme.

L'ange avec un sourire céleste s'approcha de l'infortuné et lui demanda : «Eh bien, comment te trouves-tu, frère ?» – «Jamais je n'aurais cru que la bouche d'un ange pût mentir», murmura le malheureux d'une voix entrecoupée par la douleur. «Que veux-tu dire ?» demanda l'ange. «Comment ? répondit le malheureux, ne m'as-tu point promis de me retirer d'ici dans trois heures, et cependant j'ai déjà passé des années, des siècles dans ces souffrances atroces». «Que dis-tu ? des années, des siècles ! répondit l'ange avec un doux sourire, une heure est passée seulement depuis que je t'ai quitté, et tu en as encore deux à rester ici». – «Deux heures ! s'écria le malheureux avec terreur – deux heures ! Est-il possible qu'il ne se soit passé qu'une heure ! Oh ! je ne puis supporter ce tourment – je n'en ai plus la force. Si seulement cela est possible, si telle peut être la volonté de Dieu, je te supplie de me retirer d'ici ! J'aime mieux souffrir sur la terre des années et des siècles, même jusqu'au dernier jour, jusqu'au second avènement du Christ, mais délivre-moi d'ici. Aie pitié de moi !» gémit le malheureux en tendant les mains vers l'ange de lumière. «Dieu, répondit l'ange, étant le Père de clémence et de consolation, montre sa bonté infinie sur toi, mais tu dois te souvenir désormais et savoir combien les tourments de la géhenne sont cruels et intolérables».

L'archange Michel de Mantamados

Le troisième dimanche après Pâques, nous commémorons l'Archange Michel de Mantamados. En grec "Ο Μανταμάδος" fait référence à une icône miraculeuse de l'archange Michel dans une église de l'île de Lesbos, qui a été consacrée ce jour-là. C'est l'une des quatre icônes miraculeuses de l'archange dans le Dodécacanèse de Grèce.



L'icône remonte aux IXe et Xe siècles lors d'une invasion de toute l'île par les pirates sarrasins. Le monastère était la cible des raids, les pirates menaçaient les moines de mort s'ils ne révélaient pas où se trouvaient les villageois cachés (certains disent les trésors du monastère).

Les moines ont refusé et les envahisseurs ont massacré tous les moines à l'exception d'un moine novice, nommé Gabriel, qui est resté caché.

Alors que les pirates partaient, le novice monta sur le toit du monastère pour s'assurer que les pirates étaient partis. Cependant, les pirates l'ont remarqué de loin et sont revenus pour le tuer également. C'est à ce stade de l'histoire que l'archange Michel fait son apparition devant les Sarrasins avec sa propre épée tirée les forçant à battre en retraite dans la terreur. Grâce à ce miracle de l'archange, le moine survécut et descendit dans la cour pour enterrer les corps de sa confrérie.

Le moine toujours dans un profond respect et révérence pour avoir été témoin de l'archange Michel dans toute sa fureur, a ramassé la terre qui était rouge par le sang des moines martyrs et l'a façonnée en l'icône-sculpture de l'archange telle qu'elle est aujourd'hui; alors qu'il était encore vif dans sa mémoire. Selon la légende, le moine n'avait pas assez de ce mélange sang-poussière et la tête de l'Archange s'est avérée disproportionnellement plus grande que le reste de son corps.

Les siècles ont passé mais l'icône en bas-relief conserve toujours sa fraîcheur et reste comme insensible au temps. De temps en temps, les yeux de l'archange se remplissent de larmes, que les chrétiens essuient avec de petits cotons. Ils font de même avec les perles de transpiration qui apparaissent parfois sur l'icône.

Un autre miracle est que chaque personne qui s'approche de l'icône pour prier peut recevoir une réaction unique et différente de saint Michel archange. L'expression sur le visage de l'icône peut changer en une teinte saine de rouge et parfois il y a un sourire joyeux sur le visage de l'icône. À d'autres moments, le visage de l'archange Michel s'assombrit et devient sévère et, à certaines occasions, certaines personnes sont empêchées de s'approcher par une force invisible. L'expression sur l'icône peut apparaître sévère, triste ou heureuse selon le message que l'archange veut transmettre à ce pèlerin ou fidèle.

"Là où votre grâce jette son ombre, archange, là le pouvoir du diable est chassé; car l'Étoile du Matin déchue ne peut supporter votre lumière..."

Doxastikon des louanges, ton plagal d'abord

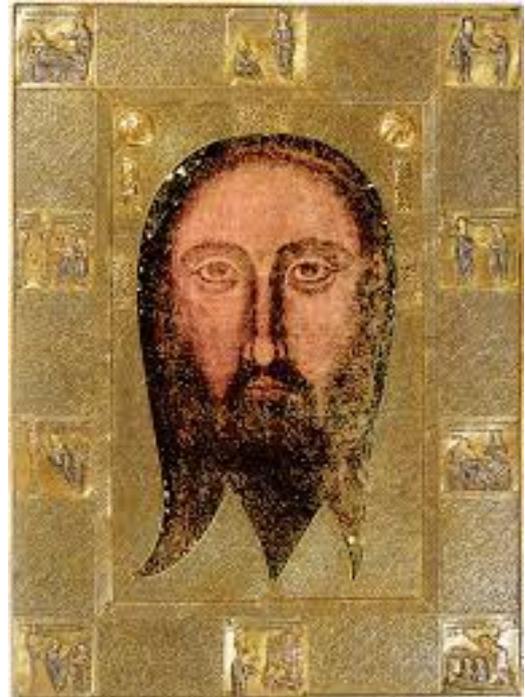
"Histoire poétique et miracles de saint Michel, l'archange de Mantamados", par le P. Eustratios, abbé du monastère de l'archange de Mantamados.

LA SAINTE FACE DE GENES

L'Église célèbre la fête de l'une des icônes les plus célèbres et les plus vénérées du Seigneur – l'image du Sauveur non faite à la main. Pourquoi cette icône est-elle si célèbre et pourquoi l'appelle-t-on «icône non faite à la main» ? Où se trouve-t-elle aujourd'hui ? Jetons-y un coup d'œil.

La demande du roi Abgar.

L'Évangile de Jean mentionne un groupe de Grecs qui voulaient voir Jésus (cf. Jean 12,21). Selon une version, ces Grecs étaient des ambassadeurs du roi Abgar V de l'ancienne ville hellénistique d'Édesse (aujourd'hui Urfa, dans le sud de la Turquie). La tradition raconte que le roi avait été frappé par la lèpre sur tout le corps. Il entendit parler des miracles que Jésus accomplissait et dont la gloire se répandit dans toute la Syrie. Le roi en vint à croire au Christ et écrivit une lettre au Seigneur pour lui demander de le guérir de sa maladie. Le Seigneur lui lava le visage et l'essuya avec un linge, et laissa miraculeusement son image sur le linge qu'il donna ensuite au roi. Ce dernier fut guéri. Édesse fut la première ville à accepter officiellement le Christ comme son Seigneur, et l'image miraculeuse fut placée au-dessus des portes de la ville, afin que chacun puisse adorer l'image très pure du Sauveur. Cette histoire est rapportée par l'historien arménien Movses Khorenatsi (Ve siècle) et le premier historien de l'Église, Eusèbe de Césarée (IVe siècle), ainsi que par d'autres historiens célèbres de l'Antiquité, Procope et Evagrius.



Sauvetage des Perses.

L'icône du Sauveur a été cachée dans un mur de briques par l'un des évêques, qui craignait la profanation de l'objet sacré par l'un des arrière-petits-fils du roi Abgar, qui s'était tourné vers le paganisme. Au fil du temps, le souvenir de l'image, qui n'avait pas été faite à la main, s'est perdu, mais la sainte Face a été retrouvée lors de l'invasion des troupes perses du roi Khosrow I. Les Perses ont assiégé la ville, qui risquait une destruction imminente, lorsque l'évêque Eulavius a eu une vision de l'objet sacré principal de la ville. Après la découverte de la sainte Face et une procession religieuse avec l'icône autour des murs de la ville, l'armée perse a soudainement levé son siège et a quitté Édesse. La ville était sauvée. Les Arabes s'emparèrent de la ville en 630. Cependant, les descendants d'Ismaël, contrairement aux Perses zoroastriens, respectèrent Jésus, bien qu'à leur manière, et n'empêchèrent pas la vénération du Visage du Fils glorifié de Marie.

Triomphe sur l'iconoclasme.

La chrétienté a toujours connu la sainte Face d'Édesse, en particulier l'Orient orthodoxe, mais c'est pendant la crise de l'iconoclasme que l'image a pris une importance extrême. Certains empereurs byzantins, notamment Léon III l'Isaurien, ont détruit les saintes icônes au VIIIe siècle sous prétexte de «purification» de la religion chrétienne. Les défenseurs orthodoxes des images sacrées (saint Jean Damascène, saint Germain de Constantinople, saint Théodore le Studite, les papes

Grégoire II et Adrien Ier, entre autres) ont utilisé la sainte Face d'Édesse, traditionnellement associée à Jésus lui-même, comme principal argument historique en faveur de la vénération des icônes. La sainte Face est même mentionnée dans les actes du deuxième concile de Nicée (VIIe concile œcuménique) de 787, qui a déterminé l'orthodoxie et l'orthopraxie de la vénération des images sacrées sur la base de l'existence de la sainte Face d'Édesse, ainsi que sur la base dogmatique de la vérité de l'incarnation de Dieu, dans son credo. Non seulement nous pouvons entendre Dieu dans sa Parole, mais il est aussi devenu visible par le Christ, qui est à la fois véritablement humain et véritablement divin. Il peut donc être représenté.

Déplacement à Constantinople.

Les armées romaines de l'empereur byzantin Romanos Ier Lekapenos (920-944) ont assiégé la ville d'Édesse pendant les guerres avec les Arabes. Ses habitants remirent à l'empereur la sainte Image du Sauveur comme condition à la levée du siège et au rétablissement de la paix. L'image a été transférée à Constantinople, l'une des principales villes orthodoxes, au cours d'une célébration solennelle de la population. Cette translation était tellement importante et capitale qu'une fête religieuse spéciale a été instituée en son honneur. Elle est célébrée par toute l'Église orthodoxe le 29 août, immédiatement après la Dormition de la Mère de Dieu.

Le destin ultérieur de l'image.

L'empire byzantin a connu une longue période de crise et de déclin. Constantinople a été capturée et brutalement pillée par les croisés en 1204. L'image du Christ non fait de main d'homme a été emportée et se serait noyée dans la mer de Marmara lors d'un naufrage. Selon une autre version, la sainte Face n'a été sortie de Constantinople qu'en 1362 par Leonardo Montaldo, capitaine génois et futur doge de Gênes. Il l'a reçue en cadeau ou, plus probablement, l'a demandée en paiement de l'aide militaire qu'il avait apportée à l'empereur Jean V Paléologue. Après avoir apporté l'objet sacré à Gênes, Montaldo donna la Sainte Face d'Édesse au monastère des Basiliens arméniens (qui passa aux Barnabites en 1650) où elle est encore aujourd'hui conservée et vénérée.

La France s'empara de Gênes en 1507 et emporta la sainte icône, mais grâce à l'intervention d'ambassadeurs, de marchands et de banquiers génois, l'icône fut ensuite restituée à Gênes. Qui sait ce qu'il serait advenu de cette grande image sainte si elle était restée dans les terres byzantines occupées ? La sainte Face joue un rôle important dans le soutien spirituel de la ville de Gênes. Elle conserve la preuve de la vérité du principe fondamental de la foi orthodoxe, à savoir l'incarnation du Sauveur.

Jusqu'à la moitié du siècle dernier, les Génois accouraient en masse à la fête de "San Bertommé di Ermini" parce que la «Sainte Face» avait le pouvoir de libérer des "malefiziu" (maléfices) et de protéger Gênes des calamités.

Aujourd'hui, la relique est exposée à l'adoration des fidèles du Samedi qui précède la Pentecôte au Dimanche de la Sainte Trinité.

L'icône est enfermée dans un cadre en argent doré du XIVE siècle, appelé «paléologue», un chef-d'œuvre d'orfèvrerie byzantine qui comprend également dix bas reliefs de scènes embossées racontant l'origine de la sainte effigie.

Ne chantons pas Dieu seulement quand nous recevons de lui ses biens, mais courons pareillement à lui dans les tribulations aussi et ne nous séparons pas de lui, aimons-le, remercions-le dans tout ce qui nous arrive. Car souvent Dieu nous éprouve, pour voir si, dans l'affliction, nous persévérons en son amour. Ne soyons donc pas seulement ses amis quand nous sommes en paix, ne lui donnons pas seulement service et louange en chants et hymnes quand nous sommes de bon courage dans les temps de relaxation, mais continuons de le remercier avec plus de zèle et de le servir quand nous tombons dans les tribulations, les vexations, les tentations, afin d'en être délivrés le plus tôt possible. Car de même qu'un soldat, ce n'est pas la paix qui le nourrit, ni qui le fait arriver à de plus hautes marques d'honneur ou, bien sûr, à du butin, si jamais il ne guerroye et ne combat, de même l'amant de Dieu : lui inflige-t-on persécution et tortures, comparait-il devant des magistrats et le soumet-on à divers supplices par le feu, par le fer, par d'autres instruments de torture, c'est alors qu'il exulte davantage, et supporte, et ne renonce pas à l'amour de Dieu : car il regarde d'avance à la couronne que Dieu donne à ceux qui luttent comme il faut, il ne renie pas son maître, il n'accepte pas de rien faire qui aille contre la volonté de Dieu. Celui qui parvient à être ainsi lié dans une pareille charité du Christ, *qui est le lien de la perfection* (Col 3,14), celui-là chante par ses oeuvres : «Qui nous séparera de l'amour du Christ ? Tribulation, angoisse, persécution, faim, nudité, a, fer» et le reste, *rien ne pourra séparer les fidèles de l'amour que Dieu leur témoigne en Jésus Christ notre Seigneur* (Rm 8,35-39). Un tel homme aspire au martyr, car il est meilleur pour le chrétien de subir pendant une heure, à cause de Dieu, l'un de ces supplices et de remporter la couronne que de mourir sur un grabat avec douleur : car ce n'est jamais sans grand danger et combat que l'âme se sépare du corps.

Ne relâchons pas dans l'ascèse, tendons plutôt tout notre zèle oubliant ce qui est derrière, portons-nous intensément vers ce qui est devant, *poursuivons notre course vers le but, pour atteindre le prix de l'appel céleste de Dieu* (Ph 3,14). Court est le temps de notre vie. Empressons-nous d'aller à notre vraie demeure. «Car nous ne sommes ici que des étrangers, des voyageurs» (He 11,13), et la raison de ce voyage, c'est de lutter contre les ennemis avec le secours de Dieu, pour nous rendre à la cité des saints et nous y reposer durant l'éternité sans fin. Qu'on n'ait donc pas peur, qu'on ne relâche pas, disant : «Combien il me faut souffrir dans les jeûnes, dans les veilles, dans le coucher à terre, dans la pratique de la tempérance, dans la lutte contre les démons ! Je suis trop faible de corps.» Que, plutôt, s'étant ceint de foi, on dise : «Dieu que je sers me donnera lui-même la force.» Dès là que, dans le premier combat, on a vaincu grâce à Dieu, on a plus de vaillance pour le second combat.

Ne nous décourageons pas durant ce bref espace de la vie humaine. Nous ne peinons pour les vertus que peu de temps, et grandes sont les promesses. Empressons-nous donc d'entrer, par un labeur vite achevé, dans le royaume des cieux et de nous faire inscrire comme citoyens «dans la part d'héritage des saints» (Col I, 12). «Car les souffrances du temps présent ne méritent pas d'être comparées à la gloire qui doit être révélée à nos yeux» (Rm 8,18). Tant que l'occasion nous en est donnée, veillons sur nous et persévérons à nous rendre agréables au Seigneur, pour que nous n'ayons pas un jour à nous repentir et à pleurer, quand il ne sera plus possible de se convertir ou de faire quelque bonne action.

saint Hyapatios de Rufiniana